



ELSEVIER

Disponible en ligne sur www.sciencedirect.com

ScienceDirect

et également disponible sur www.em-consulte.com



À propos de . . .

Traumatisme extrême et destins psychiques À propos de . . . « Mourir d'écrire ? Shoah, traumas extrêmes et psychanalyse des survivants » de Rachel Rosenblum[☆]



Virginie Lefebvre (Psychologue clinicienne)*

26, rue Milton, 75009 Paris, France

I N F O A R T I C L E

Historique de l'article :

Reçu le 5 mars 2020

Accepté le 8 mars 2020

Dans *Mourir d'écrire ? Shoah, traumas extrêmes et psychanalyse des survivants*, Rachel Rosenblum nous livre les fruits d'un travail d'une vingtaine d'années sur le lien entre les traumatismes extrêmes et les conséquences possiblement délétères de leurs mises en mots. Elle questionne le lien entre la décision de dire ou d'écrire et le choix de la mort, sans pour autant y suggérer un lien automatique ni mécanique. Elle explore cette bascule d'un dire à soi-même en passant par l'autre – lecteur ou analyste – qui, au lieu de soulager et de permettre une élaboration psychique, devient dangereux et mortifère. C'est toute la question du destin psychique de l'évènement traumatique extrême qui est travaillée ici par Rachel Rosenblum ainsi que la capacité de la psychanalyse à y faire face, depuis que les survivants de l'horreur de la Shoah ont poussé la porte des cabinets des psychanalystes dans les années 1970 et plus récemment chez les patients rescapés de l'horreur des attaques terroristes.

Les traumas extrêmes évoquent un vocabulaire en lien avec la destruction massive. Ferenczi parle d'atomisation psychique ([2], p. 133) pour décrire le processus d'accroissement du nombre et de variété des fragments que le sujet traumatisé clive de sa mémoire pour survivre à la répétition de chocs psychiques insoutenables. Eva Weil, dans son rapport pour le CPLF de cette année, fait appel

[☆] Rosenblum R. Mourir d'écrire ? Shoah, traumas extrêmes et psychanalyse des survivants. Paris : PUF, coll. Le fil rouge » ; 2019. 190 pages [1].

* Auteur correspondant.

Adresse e-mail : virginie@vlefebvre.com

<https://doi.org/10.1016/j.evopsy.2020.03.004>

0014-3855/© 2020 Elsevier Masson SAS. Tous droits réservés.

à la notion de radioactivité psychique ([3], p. 61)¹ pour décrire les « effets insidieux et violents, discontinus et désorganisateur » de la transmission inter et transgénérationnelle des traumatismes. Le livre de Rachel Rosenblum met en exergue qu'il est des expériences de terreur et d'effroi extrême, de « séisme » psychique qui laissent une telle empreinte quantitative et qualitative qu'elles opèrent des changements fondamentaux dans l'économie psychique du sujet, altérant de manière permanente la personnalité ainsi que le rapport relationnel aux autres.

Les « grandes catastrophes historiques se reconnaissent au silence médusé qu'elles laissent dans leur sillage, silence qui souvent ne se dissipe que pour faire place aux falsifications de la mémoire » déclare l'auteur ([1], p. 26). Ce silence médusé est d'abord celui que rencontrent les rescapés qui à leur retour des camps de concentration, cherchent à parler, à témoigner, mais que personne ne veut écouter, ne peut entendre, réalisant ainsi pendant plusieurs décennies la prédiction proférée par les nazis aux déportés : « Même si vous survivez, même si on vous écoutait, personne ne vous croirait » ([3], p. 105). C'est aussi le rêve qu'évoque Primo Lévi dans *Les naufragés et les rescapés* : « Ils se voyaient rentrés chez eux, racontant avec passion et soulagement leurs souffrances passées en s'adressant à un être cher, [...] mais [...] ils n'étaient pas crus, ils n'étaient même pas écoutés. Dans sa forme la plus typique (et la plus cruelle), l'interlocuteur se détournait et partait sans dire un mot. »². Ce silence, ce mouvement de « silenciation », synonyme du désaveu tel que l'a conceptualisé Ferenczi, est rencontré non seulement à l'intérieur des familles mais aussi dans toute la société, y compris dans le cabinet du psychanalyste.

Mais ce silence médusé, c'est aussi celui des rescapés. Non pas seulement en réaction au silence disqualifiant de l'environnement ou par un souci de ne pas faire partager à leurs proches l'insoutenable ([4], p. 156), Rachel Rosenblum postule qu'il est aussi et avant tout un mécanisme de défense et de protection pour soi. Le quitter serait trop dangereux car il déclencherait au cœur du psychisme traumatisé, telle « une mine prête à exploser »³ des processus incontrôlables. Pour se protéger de retour du clivé et les angoisses conséquentes « d'effacement, d'annihilation, de disparition, de mort imminente, d'éclatement, de chute sans fin, etc. » ([5], p. 69), le sujet traumatisé a recours, entre autres, à l'anesthésie psychique, au gel des affects. Les messages de non-haine véhiculés par Antoine Leiris et Georges Sallens, qui perdent réciproquement leur femme et leur fille lors des attentats au Bataclan seraient à comprendre en ce sens. Selon Rachel Rosenblum, « Vous n'aurez pas ma haine » est un message important de non-violence dans un contexte social de grande tension qui révèle également dans ce refus de ressentiment un besoin protecteur de ne rien ressentir, une forme de désaffect qui permet une absence de soi, une anesthésie qui protège de l'effroi et de ses conséquences. C'est également le cas chez Maria, une petite fille qui se trouve avec sa mère et ses deux sœurs prise sous les bombardements. La mère a l'artère fémorale sectionnée. Au lieu du sang, Maria, saisie d'une hallucination négative voit un grand jet blanc. Maria raconte à son analyste, Catherine Couvreur : « Je n'ai pas réalisé qu'elle [ma mère] était en train de mourir. Je n'ai rien senti. J'ai perdu non pas les souvenirs. . . mais. . . tout ce que j'ai senti à ce moment-là » ([1], p. 60).

Pour Rachel Rosenblum, c'est la force dévastatrice du retour des affects qui semble être à l'origine de l'effet délétère du dire et de l'écrit chez les survivants de traumatismes extrêmes. D'autant plus, nous explique-t-elle, quand une stratégie défensive est adoptée en empruntant dans un long détour les mots des autres, comme le fait Sarah Kofman pendant plusieurs décennies dans ses écrits philosophiques, psychanalytiques, littéraires et artistiques ; ou en adoptant un style pédagogique qui tient à distance les écritures expressives et le pathos chez Primo Lévi. C'est après la publication de son livre autobiographique *Rue Ordener, Rue Labat* dans lequel Sarah Kofman expose pour la première fois en public « des hontes de son enfance écartelée entre sa mère biologique qu'elle avait rejetée et la mère adoptive qu'elle avait aimée »⁴ qu'elle se suicide. C'est en s'éloignant de la barrière protectrice du style rationnel et quasiment clinique que Primo Lévi a adopté dès l'écriture de son premier livre *Si c'est un homme* que, confronté 40 ans plus tard à l'obscurité des textes de Kafka qu'il traduit ou à celle de ses

¹ Notion développée par Yolanda Gampel et cité par Eva Weil, « Lieux du traumatique, le génocide : le nouage collectif-individuel », *rapport 80° CPLF, 2020, Espace psychique, lieux, inscriptions* ([1], pp. 61)

² Cité par Rachel Rosenblum, ([1], p. 100).

³ Paul Denis, préface, ([1], p. XI).

⁴ Rachel Rosenblum, Interview RFP: <https://www.rfpsy.fr/entretien-avec-rachel-rosenblum/>.

propres poèmes, Primo Lévi, en prise directe avec la honte et la culpabilité, se donne la mort. Pour André Green, « le caractère destructeur de la honte est majeur : la culpabilité peut se partager, la honte ne se partage pas » ([6], p. 207).

Cela interroge la tendance apparue depuis quelques années à dévoiler en public son histoire intime et traumatique dans un récit qualifié d'auto-fiction, qui peut prendre la forme d'un roman, une pièce de théâtre ou un film. C'est le cas par exemple d'Andréa Bescond, danseuse et comédienne, qui raconte les ravages des viols qu'elle a subis enfant dans la pièce de théâtre *Les Chatouilles (ou la danse de la colère)*, adaptée au cinéma en 2018. On pense aussi au livre de Vanessa Springora, *Le consentement*, sorti tout récemment, dans lequel elle raconte, sobrement et sans pathos, sa relation d'emprise avec l'écrivain Gabriel Matzneff, alors qu'elle a 13 ans et lui 37 ans de plus. Dans une interview dans l'émission télévisée *La grande librairie*, Vanessa Springora explique très bien sa stratégie protectrice et défensive qui consiste d'abord à fuir l'écriture pendant de très longues années, puis, tel un chemin de détour, à entamer la ré-écriture du roman *Lolita* de Vladimir Nabokov mais cette fois-ci du point de vue de la jeune adolescente qu'était Lolita, avant d'en venir à sa propre histoire, 30 ans après. Elle dit raconter « les faits mais pas ce que je ressens pour maintenir assez de distance pour ne pas trop m'exposer », fruit vraisemblablement de ses longues années de psychanalyse. Il ne s'agit alors pas de honte mais de réhabilitation, la réhabilitation de soi. Elle insiste également sur l'effet thérapeutique non seulement de l'écriture de son histoire mais aussi lié à l'accueil de son livre et à son impact dans la société, qu'elle relie au mouvement #metoo de 2017. Un impact, qui contrairement au désaveu disqualifiant, authentifie sa parole, son vécu.

Comment éviter donc que l'écriture ne devienne une écriture mélancolique susceptible de conduire au suicide⁵, comment éviter que le dire dans le cabinet de l'analyste ne redouble pas la charge du trauma, se transformant en « après-coup fatal » [7] ? Le dire n'est pas le débriefing immédiat du trauma, critiqué, mais celui du temps long, après parfois des décennies d'enkystement. Sarah Kofman et Georges Perec décrivent un temps de plusieurs années où il ne se passe rien à l'intérieur de leur propre analyse. Une analyse où le silence, le manque d'interprétation de l'analyste est vécu comme de l'indifférence, mais qui reflète également le manque du « dire vrai », du « dire plein » du patient. « Mon analyse fut un long récit. Récit linéaire continu : à aucun moment je ne perdais le fil, j'enchaînais, sachant à l'avance ce que j'allais dire : pas la moindre rupture, le moindre tour, la moindre faille où puisse enfin se glisser quelque lapsus, où puisse passer quelque chose »⁶ écrit Sarah Kofman. « Tout a commencé quand je n'eus plus rien à dire. . . ma bouche cessa d'être le lieu d'émission d'un discours rassurant pour devenir un antre d'où jaillaient des cris »⁷.

En analyse, l'abréaction ne résout rien si la réponse est absente. Le patient a besoin d'un interlocuteur privilégié, un « auditeur passionné » pour Dori Laub, pour en sortir, pour permettre un processus de re-historisation du sujet que le traumatisme a figé. Mais comment éviter, *a contrario*, que ne se produise un trop plein trop vite à l'intérieur du processus analytique, qui risquerait la mise en résonance de différents traumas, comme l'a décrit André Green dans la position phobique centrale ? Si différentes chaînes associatives maintenues soigneusement séparées se rencontraient trop tôt, « l'image composite qui en résulterait serait impensable parce qu'elle déchaînerait une violence inouïe dirigée contre les objets, mais surtout contre le moi du patient » ([8], p. 745). L'autocritique courageuse de Sidney Stewart de la cure qu'il mène avec son patient Karl et qui le précipite dans la psychose confirme pour Rachel Rosenblum la mise en garde que profère André Green. Il montre aussi l'échec du modèle Ferenczien qui consiste à répéter le traumatisme dans des conditions « plus favorables », permettant pour la première fois sa perception et sa décharge motrice. Le risque est bien celui du collapsus de la topique interne décrit par Claude Janin, soit l'explosion de la correspondance entre la réalité externe et la réalité psychique, faisant perdre à la première sa nature de transitionnalité. « Dans ces « mal-

⁵ Comme le souligne Paul Denis dans la préface, le repli narcissique qu'implique l'écriture « peut être un piège et enfermer l'auteur dans sa propre mémoire. Il est une écriture du deuil qui vise à se libérer des disparus – « pour nous délivrer de leur souvenir » dit Primo Lévi – mais elle peut échouer dans cette fonction et devenir une écriture mélancolique qui se fixe sur les ombres des objets perdus, ne s'en détache plus et engage « ce travail de la mélancolie », décrit par Freud, et qui peut conduire au suicide. ».

⁶ Cité par Rachel Rosenblum, ([1], p. 43).

⁷ Sarah Kofman, citée par Rachel Rosenblum, ([1], p. 43).

heureuses rencontres » (André Green) entre fantasmes et évènement, l'espace psychique ne peut plus remplir son rôle de contenant du monde interne (. . .) Le sujet ne sait plus qu'elle est la source de son excitation, si elle est d'origine interne ou externe » ([9], p. 48). Il en résulte une perte du sens de la réalité. Rachel Rosenblum nous rappelle que Green avait mis en garde contre la rencontre entre une représentation inconsciente et une perception qui prend alors valeur de réalisation hallucinatoire de désir. « Une telle réalisation a toujours pour conséquence—directe ou indirecte—un danger d'atteinte à l'intégrité narcissique du sujet »⁸. Mourir de dire aurait-il un rapport avec le fait que le trauma réalise des vœux de mort liés à la névrose infantile, se questionne-t-elle ? Car malgré l'écrasement psychique que produit le traumatisme extrême et collectif sur les autres évènements de la vie, Rachel Rosenblum insiste, dans son approche résolument analytique, sur le caractère singulier de chaque expérience traumatique : « Il existe une Shoah des coups et une Shoah des pertes, une Shoah des meurtres et une Shoah des disparitions ». C'est toute la question de la dimension collective et individuelle du traumatisme mais aussi de la dialectique de l'actuel et l'infantile qui se trouve au cœur du travail analytique et qu'elle explore dans ce livre. « On ne peut pas envisager un trauma indépendant ce de qui s'est passé avant lui »⁹. « Un trauma peut en cacher beaucoup d'autres », comme un deuil peut en cacher d'autres également. En tant que psychologue anglophone, j'ai fait partie d'une cellule de crise sur un campus américain à Paris après les attentats de novembre 2015. Très angoissés et affectés pour la plupart, les étudiants que j'ai vus n'avaient pas pour autant été présents ou ne connaissaient personne sur les lieux lors des faits. Néanmoins, il s'avérait que chaque histoire recelait un deuil non fait ou incomplet, réactivé par les attaques terroristes. La mort avait déjà frappé de très près ces étudiants.

L'exploration du destin du traumatisme extrême et le nouage entre le collectif et le singulier mène Rachel Rosenblum à relater l'histoire de l'auteur de *Bruchstücke*, traduit en France en 1997 sous le titre *Fragments. Une enfance (1939–1948)*. Celle-ci illustre l'utilisation de « la mémoire collective de la Shoah comme un lexique et paradoxalement, comme un réservoir « d'euphémismes ». « Mais existe-t-il quelque chose de si terrible que la Shoah fasse, en comparaison, figure d'euphémisme ? » se demande-t-elle.

Fragments est un petit texte bouleversant dans lequel Benjamin Wilkomirski raconte d'une voix enfantine, sa survie dans les camps de concentration lorsqu'il avait 4 ans. Du jour au lendemain, l'auteur devient célèbre et des prix lui sont décernés en Europe et aux États-Unis mais progressivement, la véracité de ses propos est mise en cause par plusieurs journalistes, jusqu'à la révélation que *Fragments* n'est rien de plus « qu'un monstrueux conte de fées », aucunes des expériences relatées n'étant réelles. Benjamin Wilkomirski non seulement s'appelle véritablement Bruno Grosjean et il n'est pas juif. Contrairement à son destin inventé, le petit Bruno est un bébé abandonné par une mère célibataire dans une situation de grande précarité et adopté à l'âge de 4 ans par un couple de riches Zurichois. Son enfance est apparemment sans encombre, si ce n'est qu'il se prétend juif à partir de l'adolescence. C'est à la suite d'événements graves auxquels il est confronté à la quarantaine (séparation avec sa femme, rupture de liens avec ses trois enfants, la mort de sa mère biologique, une maladie somatique grave et une dépression) qu'il décide de commencer une psychothérapie. *Fragments* est le fruit des incitations par sa thérapeute à écrire les souvenirs de sa petite enfance dévastée. Bien au-delà du roman familial où Bruno Grosjean s'invente de nouveaux parents, Rachel Rosenblum nous montre qu'« il s'agit plus radicalement de palier un manque, de s'inventer une parentèle (. . .). Alors qu'en règle générale, l'univers de l'holocauste représente la négation ou l'écroulement du symbolique, cet univers se présente ici comme un accès paradoxal au symbolique ». Du fantasme d'auto-engendrement au délire d'identité, Bruno Grosjean se construit une autre destinée qu'il embrasse de tout son être, en donnant des conférences sur la Shoah, en s'improvisant psychothérapeute d'enfants de survivants, dans un « *living out* », malgré des contradictions inconciliables. L'imposture, telle un symptôme de la souffrance, est un moyen de survie qui lui permet de compenser l'abandon de la mère et l'absence du père. « C'est la communauté juive qui est constituée comme un espace maternel et paternel ». Mais l'imposture ne répond pas seulement à un besoin interne de l'imposteur. L'immense écho que reçoit

⁸ André Green, 1993, cité par Rachel Rosenblum, ([1], p. 61).

⁹ Catherine Couvreur, cité par Rachel Rosenblum, ([1], p. 136).

Fragments du jour au lendemain répond à la demande d'une société de se laver de la culpabilité de n'avoir pas su écouter, accueillir, authentifier la parole des survivants de la Shoah.

Il y a aussi la question des faux souvenirs dictés par l'attente sociale et le contexte historique dominé par certaines idéologies qui est examinée, tel le cas d'analyse mené par Jeffrey Prager d'une jeune femme, nommée A, dans l'Amérique des années 80 pendant laquelle règne une idéologie victimaire dénonciatrice d'inceste, ayant pour slogan « J'en ai rêvé, c'est donc arrivé ». A. fait un rêve qui sera la source d'une véritable bataille interprétative entre la patiente, pour qui le rêve est la preuve d'avoir été violée par son père petite, et son analyste qui l'interprète en termes de conflit psychique entre désir œdipien et culpabilité vis-à-vis de l'objet primaire. Prager, contrairement à la psychothérapeute de Bruno Grosjean, ne valide pas les « souvenirs » de sa patiente mais déjoue avec succès sa stratégie en augmentant ses séances. Rachel Rosenblum conclut que la psychanalyse est peut être « la meilleure façon de déjouer les attentes sociales et leur diktats ».

Entre le silence médusé et les faux souvenirs, comment faire pour que la 3^e voie, celle qui consiste à dire ce qui s'est passé, pour les sujets qui en sont capables, n'atteigne pas l'intégrité narcissique du sujet ? Comment faire pour que le réinvestissement du traumatisme à l'intérieur de l'espace thérapeutique ne remplace pas l'angoisse par l'effroi ?

Rachel Rosenblum explore plusieurs pistes, encourageant en premier lieu la capacité de l'analyste à savoir se retenir d'interpréter, à ne pas solliciter systématiquement les associations, à moduler l'impératif de « tout dire » etc. C'est la question du fameux tact psychologique décrit par Ferenczi, « le sentir avec » du psychanalyste.

Comme l'a démontré Ferenczi et Dori Laub après lui, « il subsiste toujours chez les victimes des grands traumas des doutes quant à la réalité de leur propre histoire ». La rupture du pare-excitation fait que la victime traite les stimuli externes comme d'origine interne, le rendant à la fois acteur et objet de la destructivité. C'est à l'analyste d'établir « que la victime n'est pas l'agresseur, que l'agression a eu lieu, et que tel événement est effectivement survenu ». Il lui revient de fournir « la boussole de l'histoire »¹⁰. Cela permet également de « déjouer l'effet du désaveu qui est à la source du désespoir du patient »¹¹.

Rachel Rosenblum fait appel aussi à la suggestion de J.-B. Pontalis de non pas « analyser » au sens décomposer du terme « mais au contraire réunir, éviter le clivage, faire tenir ensemble. Les analystes de langue anglaise parleraient de *'binding'* » ([1], p. 139). L'école psychosomatique de Paris va également dans le sens d'un respect des clivages, encourageant des échanges en face à face pour le besoin narcissique des patients qui risquent de se désorganiser autrement. Le cas Karl de Sidney Stewart suggère effectivement la contre-indication d'une cure classique chez un patient qui a érigé comme système de défense l'élimination consciente (et non pas inconsciente) totale de son passé traumatique au point de se forger une nouvelle identité.

Il est surprenant en revanche que les pistes explorées par Rachel Rosenblum ne la mènent pas à prendre plus appui sur la théorie de l'utilisation de l'objet développée par Winnicott, celle-ci étant particulièrement utile pour mieux endurer les effets contre-transférentiels éprouvants qui accompagnent inévitablement l'élaboration des traumas. Dans son texte *La haine dans le contre-transfert*, Winnicott énonce que la sentimentalité est pire qu'inutile. L'analyste doit accepter que le patient projette sur lui, la figure du bourreau, du pervers, du tortionnaire etc. Pour que la destructivité du sujet (patient) devienne conflictualisable et intégrable, il faut que l'objet (analyste) survive. Le sujet doit être dans la possibilité d'infliger à l'objet « un traitement cavalier sans qu'il y ait de représailles » ([10], p. 235). Survivre veut donc dire pour Winnicott l'absence de représailles – celles-ci ne feraient qu'amplifier les manifestations de destructivité du patient – et ceci inclut aussi le fait de ne pas se retirer de la relation – le retrait confirmerait la destruction du lien. Survivre ne signifie donc rien d'autre que d'accepter d'être atteint par la destructivité tout en maintenant une attitude psychanalytique [5].

L'utilisation par Denys Ribas de la cloche du démineur comme métaphore pour décrire le travail analytique permettant la possibilité d'organiser des formes de retour du clivé « fragment par fragment » est particulièrement éloquent. Le psychanalyste, en proposant un cadre régulier (la durée fixe de la

¹⁰ Dori Laub, 2007, cité par Rachel Rosenblum, ([1], p. 140).

¹¹ Haydée Faimberg, cité par Eva Weil ([3] p. 67)

séance protège du débordement sans limites par les affects), une neutralité d'accueil (qui respecte la capacité et le rythme du patient à explorer ses zones traumatiques), ainsi que son propre psychisme dans sa fonction alpha pour accueillir et contenir les éprouvés du patient, se conduit comme le démi-neur qui utilise une cloche d'acier protectrice qui contient le souffle et les éclats lorsqu'il fait exploser les charges par quantités fragmentées [11].

Comme nous le rappelle Rachel Rosenblum tout au long de son livre, comprendre le traumatisme nécessite toujours de prendre en compte la dimension événementielle et la dimension fantasmatique du traumatisme, même dans les traumatismes extrêmes, le temps voulu. « Ne pas tenir compte de l'agressivité du sujet, (. . .), ne pas lier la survenue d'un trauma à la préhistoire du sujet, et aux conflits qui s'expriment dans sa névrose infantile, ce serait, d'une certaine façon, renoncer à l'analyse. . . ou la rendre interminable. . . » ([1], p. 82).

Déclaration de liens d'intérêts

L'auteur déclare ne pas avoir de liens d'intérêts.

Références

- [1] Rosenblum R. Mourir d'écrire ? Shoah, traumas extrêmes et psychanalyse des survivants. Paris: PUF, coll. Le fil rouge »; 2019.
- [2] Ferenczi S. Confusion de langue entre les adultes et l'enfant. Le langage de la tendresse et de la passion (1933). In: Psychanalyse 4 Œuvres complètes, t. IV : 1927–1933. Paris: Payot; 1982. p. 125–38.
- [3] Weil E. Lieux du traumatique, le génocide : le nouage collectif-individuel. In : 80^e congrès des psychanalystes de langue française, espace psychique, lieux, inscriptions. Rapports, Jérusalem 21 au 24 mai 2020. Bull Soc Psychanalytique Paris 2020;1:55–138.
- [4] Cremieux R. La Traine Sauvage. Paris: Flammarion; 1999.
- [5] Roussillon R. Survivre à l'effroi. In: Chauvet E, Danon-Boileau L, editors. Psychanalyse et terrorisme, l'effroi peut-il s'élaborer ? Paris: PUF; 2017. p. 65–78.
- [6] Green A. Le narcissisme moral. In: Narcissisme de Vie, Narcissisme de Mort. Paris: Minuit; 1983. p. 177–207.
- [7] Danon-Boileau L. Après-coup fatal. Rev Fr Psychanalyse 2009;LXXVIII(5):1663–6.
- [8] Green A. La position phobique centrale. Rev Fr Psychanalyse 2000;t. LXIV3:743–71.
- [9] Janin C. Au cœur de la théorie psychanalytique. In: Le Traumatisme psychique, organisation et désorganisation. Paris: PUF, coll. « Monographies de psychanalyse »; 2005. p. 43–55.
- [10] Winnicott DW. Objets de l'usage d'un objet. In: La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques. Paris: Gallimard; 2000. p. 231–63.
- [11] Ribas D. Survivre, revivre, vivre. In: Psychanalyse et terrorisme, L'effroi peut-il s'élaborer ? Paris: PUF; 2017. p. 43–53.